

Camus, le prince et le philosophe

La polémique déclenchée par la proposition de notre Président de transférer les cendres de Camus au Panthéon n'a plus lieu d'être ; mais la chose a eu pour conséquence heureuse de faire sortir du bois quelques uns de nos Intellectuels. Je retiens la lettre ouverte au dit Président par Michel Onfray (philosophe médiatique de son état), intitulée "Monsieur le Président, devenez camusien" et publiée dans Le Monde du 25/11/2009.

Albert Camus ayant été l'une des gloires de ma jeunesse, j'y vois moi-même une excellente occasion de clarifier quelques problèmes de société de la plus brûlante actualité.

Le texte onfrayen débute par les trois premiers vers du Déserteur, lequel n'est cependant pas cité.

Ruse de l'auteur pour savoir si notre prince apprécie ladite chanson antimilitariste (écrite par Boris Vian pour Mouloudji en 1954) tout autant que La princesse de Clèves (roman écrit par Mme de Lafayette en 1678) ? Peu importe, le ton est (magistralement) donné... Et l'accent mis sur Camus le boursier de l'école publique est symbolique pour la jeunesse actuelle, de plus en plus précarisée par l'appauvrissement dû à l'ultra-libéralisme, auquel notre Président a entièrement adhéré jusqu'ici – même si, depuis le krak boursier, il fait mine de fulminer contre la spéculation financière.

Onfray rappelle également le courage physique et intellectuel de Camus sous l'Occupation, et précise que « ce ne fut pas le cas de tous ses compagnons philosophes... De même, il ne fut pas non plus de ceux qui critiquaient la liberté à l'Ouest pour l'estimer totale à l'Est : il ne se commit jamais avec les régimes soviétiques ou avec le maoïsme ». Cela lui vaut effectivement une sacrée reconnaissance, vu le démenti cinglant que l'Histoire a infligé aux thuriféraires de l'Est (et du Sud !) – que notre philosophe traite de socialo-césariens, par opposition à Camus le socialo-libertaire.

Cela établi, il est alors aisé à l'auteur de relever en quoi les déclarations plus ou moins impulsives du Président, mais aussi et surtout sa politique permanente, sont contraires à l'esprit camusien !

Laissez-moi cependant jouer à l'avocat du diable. Non pas que le dit diable ne dispose pas des ressources rhétoriques suffisantes pour se défendre tout seul : il n'est que trop doué en la matière, comme vous le savez ! Mais – tradition monarchique oblige – un Président de la République française ne croit pas digne de s'abaisser à répondre à une lettre, vint-elle d'un philosophe archi-connu et fût-elle publiée par le plus coté des journaux nationaux... même si, dans la rue, il utilise un langage de charretier pour répondre aux charretiers (devenus nécessaires depuis que nos princes ont banni les "fous" de leur Cour).

Reprenons donc le fil de ladite lettre :

Onfray épingle avec raison la phrase présidentielle prononcée à la basilique du Latran : « dans la transmission des valeurs et dans l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal, l'instituteur ne pourra jamais remplacer le curé ». C'est effectivement une injure à tout le passé éducateur de la République... mais il faut savoir que ce n'est pas Sarkozy qui a demandé la dignité de chanoine ! Ce titre est un héritage de l'Ancien Régime que tous ses prédécesseurs – Mitterand l'agnostique compris – se sont bien gardés de supprimer. Un politicien avisé ne saurait négliger le moindre petit coup de pub calotine : les grenouilles de bénitier ça existe toujours, alors que les bouffe-curés ont pratiquement disparu (en particulier grâce à notre philosophe, qui, par sa dialectique imparable, les a ringardisés !).

[D'ailleurs, quand on regarde dans les coins, on réalise combien notre République contrevient à la laïcité. Et dans des domaines autrement plus importants qu'un titre de chanoine : depuis la rétribution par l'État des curés et pasteurs alsaciens-lorrains jusqu'à la tolérance vis-à-vis du barbare saignement des animaux par les musulmans et les juifs orthodoxes, ce ne sont pas les exemples qui manquent.]

Pour ce qui est de la cérémonie du Latran, on imagine mal notre Président y chanter la Marseillaise... qu'entonnaient volontiers les Républicains italiens du Risorgimento dans leur lutte pour mettre à bas l'absolutisme papal ! Après tout, que l'on sache (1), nos curés à nous n'ont rien à voir avec ceux des États-Unis ou d'Irlande dont les péchés (mignons ?) défraient la chronique. Quant à l'exhibitionnisme américanomaniaque du prince (qu'Onfray fustige également), ça me paraît un péché vraiment mignon, lui... vue la multitude de nos compatriotes qui vont courir à New-York, arborent la bannière étoilée à tout propos et/ou, à l'exemple de notre philosophe lui-même (qui emploie les mots "jogger" et "tee-shirt", pour coureur et maillot), américanisent leur ex-langue de Molière "ad nauseam"...

Passons à des choses plus sérieuses : nul doute – comme le souligne l'auteur – que Camus « a souvent dit sa détestation du capitalisme dans sa forme libérale, du triomphe de l'argent roi, de la religion consumériste, du marché faisant la loi partout, de l'impérialisme libéral imposé à la planète qui caractérise presque toujours les gouvernements américains »... Mais je ne suis pas sûr que notre prix Nobel, si éthiquement scrupuleux, eût été aussi catégorique vis-à-vis de ces derniers, car sa jeunesse fut contemporaine de la présidence de Franklin Roosevelt (1933-1945), période où le grand capitalisme "yankee" a été le plus bridé... D'ailleurs, quelqu'un a déjà fait remarquer que les présidents américains ont été, généralement, plus progressistes et ouverts sur le monde que leurs concitoyens – ce qui s'est avéré rare de ce côté-ci de l'Atlantique... Cependant, rien n'est perdu : americanomania oblige, parions que notre prince jettera le bushisme par dessus les moulins et doublera Obama dans la lutte contre la si tenace fracture sociale de chez nous : ne susurre-t-on pas au Château que le bling-bling fric-fric c'est fini, la Montespan s'étant convertie en Maintenon !

Ensuite, Onfray stigmatise la duplicité d'un Président ayant « reçu, parfois en grande pompe, des chefs d'État qui s'illustrent dans le meurtre, la dictature de masse, l'emprisonnement des opposants, le soutien au terrorisme international, la destruction physique de peuples minoritaires, (alors qu'il avait), lors de (ses) discours de candidat, annoncé la fin de la politique sans foi ni loi, en citant Camus (à ce propos)... ». Et si notre philosophe n'avait rien compris : je parie que grâce à Mme de Médicis, sa nouvelle compagne, notre Prince a pris connaissance du chef-d'œuvre de Machiavel (intitulé "Le prince", justement) dans le texte ; et y a certainement trouvé les bons tuyaux propres à gouverner un peuple qui présente nombre d'accointances avec les Florentins d'antan : comme eux, il est certes doué pour les arts et les techniques, mais non moins porté sur les plaisirs de la vie, la frime, le gaspillage, l'inconséquence, la versatilité, l'indiscipline, le révolutionnarisme, etc... Conséquemment, il me semble que les courbettes aux dits tyrans sont plutôt à porter à son actif : il faut bien que quelqu'un se dévoue ; ne s'agit-il pas de leur soutirer pétrole et autres matières premières stratégiques, de leur fourguer armements et autres joujous "high tech" – tout cela dans l'intérêt de la France et des Français (smicards, chômeurs et immigrés (2) compris). La morale onfrayenne, en l'occurrence, c'est bien beau, mais, de mémoire d'Homme, ça n'a jamais rapporté un kopeck ici-bas – et je n'ose penser que notre philosophe athéiste attende quelque chose du Ciel (mais bon, tout comme le Diable éprouve, dit-on, une prédilection pour les cagots, il serait normal que le Bon Dieu fréquente, lui, les incroyants)... Quoi qu'il en soit, pourquoi ne pas voir la panthéonisation de Camus par notre prince comme un hommage du vice à la vertu ?

Puis l'auteur revient sur les positions politiques du prix Nobel. Concernant l'Algérie (dont il était issu), Onfray rappelle son appui, au début de la guerre d'indépendance, à Mendès-France « pour donner (à ce pays) sa chance contre les partisans du sang de l'armée continentale ou du sang du terrorisme nationaliste » – c'est-à-dire ni le "statu quo" colonial, ni l'abandon au FLN ; solution dont Sartre s'était fait le chantre... Ce qui explique qu'Onfray place ce dernier dans le camp du

"socialisme césarien" par opposition au "socialisme libertaire" de Camus.

Tout cela est censé, mais – à mon avis – mérite un approfondissement, car cet antagonisme qui divisait la gauche intellectuelle de l'époque est toujours d'actualité, même si l'implosion du camp socialiste (ou soi-disant tel) a signé l'extinction de l'idéologie socialo-césarienne... remplacée par le mouvement d'origine américaine dénommé "political correct attitude" – déjà analysé par les Advus dans "Le projet Clipperton".

D'ailleurs c'est Sartre lui-même – parangon de l'intelligentsia progressiste s'il en fût – qui a illustré l'une et l'autre de ces deux attitudes politiques :

– Pour la première, on se rappelle sa définition du marxisme comme "horizon indépassable de l'Humanité", son interjection si peu philosophique « Tout anti-communiste (3) est un chien ! » et, summum de l'aveuglement propre aux clercs (comme dirait Benda) « En URSS, la liberté de critique est totale »... sans parler de son soutien aux tristes hurluberlus que furent nos maoïstes – dont certains, tout chenus et crevards qu'ils soient (pour utiliser un vocabulaire sartresque), continuent impudemment à nous abreuver de leur galimatias pseudo-philosophique, sans même avoir l'honnêteté de faire amende honorable.

– Pour la seconde, on retiendra sa préface à "Les damnés de la Terre" de Frantz Fanon, dans laquelle il assimile tout Européen à un colon... qu'il est donc loisible d'abattre, comme il écrit si froidement. Bien qu'il s'agisse d'une métaphore de mauvais goût (mais Sartre est un multirécidiviste en matière d'insanités rhétoriques (4) : des "salauds" aux "chiens" et aux "colons", il y a une remarquable constance), cela traduit un partage binaire de l'Humanité, qui, dans son simplisme, est indigne d'un philosophe sinon de tout honnête homme.

L'héritage de cette dichotomie "sales dominants" (colons, impérialistes... en un mot : Occidentaux) contre "pauvres dominés" (colonisés, exploités... en un mot : peuples du Sud), explique la vogue du "charity business" et autres "repentances" (qui nous honorent) ; mais également la tolérance pour le fondamentalisme musulman (qui constitue une erreur).

Par contre, les héritiers de Camus – censés n'être inféodés à aucune doctrine autre que la foi en l'humanisme des Lumières – restent sacrément discrets sur ces "conflits civilisationnels" comme on les appelle faussement (5) depuis "Le choc des civilisations" de Samuel Huntington. Sans doute par crainte d'être rejetés vers l'extrême-droite. Pourtant, la chose n'a pas de sens, car l'esprit camusien est universaliste, c'est-à-dire solidaire des laissés pour compte et persécutés de la Terre entière – ce qui est antinomique, par nature, de toute idéologie réactionnaire.

L'épisode tout récent des minarets helvétiques illustre parfaitement la formidable emprise du "politiquement correct" – relayée aussi bien par les médias que par les politiques. En effet, il a suffi que les Suisses votent à 57% leur interdiction (6) pour que la chose soit entièrement mise sur le dos du "populisme" droitier. En fait, cette affaire traduit un ras-le-bol général en Europe contre l'islamisation rampante... Ras-le-bol justifié, même si l'Occident en est, en partie, responsable par sa politique interventionniste au Proche et Moyen Orient.

Cette réaction populaire s'explique : en quelques lustres l'Europe est devenue une terre où les activistes musulmans, forts de leur concentration massive, se croient tout permis. Notre tolérance me fait penser à la naïveté qui avait poussé certains Français à aider le FLN... lesquels ne savaient pas (ou faisaient semblant de ne pas savoir) les méthodes utilisées par le dit FLN pour éliminer ses rivaux (ou simplement ceux qui refusaient de cotiser (7)).

Sachant que le fanatisme colle à l'islam bien plus que la vérole au bas-clergé breton (dixit Julien Doutrivie : cf. "Le projet Clipperton"), il est fort possible qu'en cas de guerre, les "honnêtes travailleurs venus chez nous pour ne pas crever de faim et non pour faire du prosélytisme politico-religieux" se muent – chômage et pétrodollars aidant – en une innombrable cinquième colonne... susceptible de mettre à feu et à sang bien des villes, à l'image du Beyrouth des années 90.

Mon propos n'est pas de vous effrayer, et encore moins de cautionner quelque hostilité que ce soit

vis-à-vis du (de la) musulman(e) de la rue. Au contraire, on contrecarrera d'autant mieux l'influence islamiste que l'on pratiquera l'urbanité dont la tradition nationale se prévaut vis-à-vis de tout quidam(e), parût-il(elle) plus Taliban(e) que nature. Il n'est pas non plus de tomber dans le traquenard sarkoziste de la chasse aux immigrés clandestins et autres mesures démagogiques pour faire oublier sa politique "toujours plus pour les riches"... Mais d'essayer d'y voir clair dans la signification des faits contemporains pour avoir quelque chance d'éviter le pire, comme déjà explicité dans mon article concernant l'essai d'Attali intitulé "Une brève histoire de l'avenir".

En tout état de cause, une initiative immédiate s'impose : la relaïcisation de notre République.

Pratiquement parlant, voilà les principales mesures que je suggère :

- renégociation avec le Vatican et autres autorités religieuses de tous les accords non conformes à la stricte séparation de l'Église et de l'État. Par exemple le loufoque siège de chanoine du Latran réservé au Président de notre République ainsi que son statut de co-prince d'Andorre – l'autre co-prince étant l'évêque d'Urgel (8) ;
- interdiction du saignement des animaux vivants, scandaleusement toléré pour la boucherie kacher et hallal... Dans la foulée, il faut interdire aussi les corridas sanglantes, qui nous déshonorent ;
- suppression de la rémunération des pasteurs et autres prêtres alsaciens-lorrains sur fonds publics ;
- interdiction de tout subside public aux lieux de culte ou d'enseignement confessionnel, ainsi qu'à toute activité religieuse ;
- interdiction des manifestations ostentatoires contraires à nos valeurs et coutumes ; dont le port du foulard islamique dans les locaux publics (écoles et universités comprises, naturellement) ;
- interdiction de tout traitement de faveur réservé aux adeptes d'une religion particulière (par exemple la suppression du porc dans les cantines scolaires ou la ségrégation sexuelle dans les hôpitaux).

Pour conclure sur l'antinomie paradigmatique Sartre – Camus, j'aimerais soumettre à votre jugement l'analyse sociologique suivante, bien que la chose me paraisse risquée (sur le plan théorique) sinon dangereuse (sur le plan social) – tellement cela a donné lieu à des injustices ignobles sous toutes les dictatures communistes.

Sartre, comme d'ailleurs la plupart des Intellectuels jusqu'à la démocratisation de l'Université – laquelle n'a décollé vraiment qu'après la guerre 1939-1945 – est d'extraction bourgeoise, contrairement à Camus, dont la mère, veuve de la guerre de Quatorze, vivait dans la misère. Le premier a donc vécu enfance et adolescence dans un cocon matériellement surprotégé, alors que le second a dû, dès le plus jeune âge, affronter la lutte pour le pain quotidien. Il paraît donc naturel que ces deux esprits, également géniaux, se différencient par leur "weltanschauung".

Sartre a l'assurance de celui qui n'a jamais manqué de rien et qui s'imagine donc ne devoir rien à personne, et surtout pas à la bourgeoisie – qu'il exécère, à l'image de tant d'autres jeunes bourgeois de son époque. Cette assurance, il la prouve maintes fois, non seulement en défiant le pouvoir politique, mais aussi en se moquant des dignitaires de la culture (cf. le refus du Nobel)... sinon de ses semblables ("l'enfer, c'est les autres"...). Pas étonnant donc qu'il idéalise le prolétariat au travers du marxisme, idéologie anti-bourgeoise dominante à l'époque...

Camus, à contrario, est beaucoup moins égotiste, car il a eu constamment besoin des autres pour subsister. Il sait donc précisément ce que signifie l'expression "gagner son pain à la sueur de son front" – qui présente par ailleurs quelque accointance avec le mythe de Sisyphe... Il sait aussi que les pauvres sont divers et variés et que de les rassembler en une entité sociologique pure est une absurdité. D'où sans doute sa méfiance pour le dit marxisme.

En conséquence, il n'est pas étonnant que Sartre et nombre d'Intellectuels d'origine "bourgeoise" (les guillemets sont là pour me référer au sens méprisant que les dits Intellectuels donnaient eux-mêmes à ce mot), aient adhéré à une idéologie aussi liberticide que le communisme. Je propose donc d'appeler cela le syndrome de Sartre, car notre génial polygraphe mérite bien cet honneur, ne

trouvez-vous pas ?

Cette "trahison des clercs" dont il est un parangon, est en fait relativement courante parmi les Intellectuels, au moins depuis le 18ème siècle. En effet, on voit, en ce temps, les Voltaire et Diderot entretenir les meilleures relations avec les Frédéric de Prusse et Catherine de Russie, simplement parce que ces autocrates font mine de porter intérêt aux idéaux des Lumières !

Pour revenir à nos jours, la participation de tant d'Intellectuels musulmans (y compris parmi ceux d'Occident) à l'islamisme ne résulte-telle pas du même syndrome ? Avec le fanatisme décuplé que véhicule le monothéisme pur et dur depuis l'origine...

NB : On n'insistera jamais assez sur le fait que le christianisme, avec sa trinité (qui rappelle les trinités olympienne et capitoline) et ses innombrables saints (qui rappellent les autres divinités du panthéon hellénistique) fournissait naturellement un terrain plus favorable au surgissement de la modernité que le monothéisme strict des deux autres religions bibliques...

Notes

- (1) Mais il serait bon que notre hiérarchie catholique le confirme officiellement !
- (2) Dont beaucoup ont fui les sus-dits tyrans !
- (3) Il s'agissait à l'époque (début des années 60) du communisme entièrement inféodé à l'URSS.
- (4) J'utilise ce qualificatif pour distinguer les interjections sartriennes des apostrophes sarkoziennes du genre "Casse-toi pauvre con !", que l'on ne peut évidemment pas mettre sur le même plan.
- (5) Je soutiens que seule la civilisation dite "occidentale" est digne de ce nom. Les autres (chinoise, indienne et musulmane) se sont fossilisées depuis longtemps et il n'en subsiste plus que des lambeaux culturels – ou des cauchemars genre islamisme.
- (6) Faut-t-il rappeler que les églises sont interdites en Arabie Saoudite et qu'il y a moins d'un siècle, dans l'empire ottoman, les clochers ne devaient pas dépasser en hauteur les mosquées...
- (7) C'était évidemment la cotisation ou le cercueil !
- (8) Ce qui fait de ladite principauté une relique bien vivante – en tant que paradis fiscal – de la ringarde alliance du trône et de l'autel !